

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour saluer Miron

André Major

Volume 39, Number 5 (233), October 1997

Hommage à Gaston Miron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1997). Pour saluer Miron. *Liberté*, 39(5), 77–83.

ANDRÉ MAJOR

POUR SALUER MIRON*

18 décembre 1996 – Même si je savais Miron malade, irrémédiablement, sa mort m'a bouleversé autant que celle d'un proche, creusant un vide que seule sa poésie pourra peut-être combler. J'ai passé la soirée de samedi et toute la journée de dimanche à le relire, c'est-à-dire à entendre sa voix rugueuse, avec les accents péremptoirs d'un douloureux messianisme, une voix inscrite dans le présent, mais porteuse de la mémoire vive du passé et pariant sur un avenir où l'homme québécois serait définitivement rapaillé, si tant est que cela soit possible, compte tenu du fait que, même souverains, nous serons toujours un peuple culturellement minoritaire. Rapaillé, oui, c'est-à-dire réconcilié avec lui-même après avoir dit oui à sa naissance, après être « revenu d'en dehors du monde ».

Vendredi dernier, pour préparer l'éventuel hommage qu'il convenait de rendre à celui qui avait été – qu'on me pardonne cette emphase – le prophète de notre rapatriement, en plus d'avoir été la figure emblématique de la poésie québécoise contemporaine, j'ai inventorié tout ce qui avait été conservé aux Archives sonores de Radio-Canada. Ce n'était pas la première fois que j'avais à exécuter une tâche pareille, mais jamais du vivant de l'écrivain. J'ai finalement retenu l'entretien de Jean Larose avec Miron que j'avais diffusé en deux volets à *Littératures*

* Pages extraites du Journal.

actuelles en 1990 et dont j'avais eu la prudence de conserver les bandes dans mon bureau. Je n'arrivais pas à imaginer Miron à l'agonie en entendant sa voix familière remonter jusqu'aux origines, jusqu'à Sainte-Agathe-des-Monts, puis évoquer ses années d'apprentissage à l'École normale de Granby, le choc qu'avait été pour lui la découverte de la poésie moderne, ses années de misère dans ce Montréal «grand comme un désordre universel», les éprouvantes amours qui le faisaient «souffrir comme un bœuf qu'on éventre», le laissant «seul comme au sein d'une maladie», et son combat perpétuel contre la confusion identitaire – la sienne, bien sûr, mais aussi la nôtre. À l'écouter se livrer ainsi, avec le recul du temps mais avec son inaltérable souci d'exactitude, à cet exercice d'élu-cidation auquel il s'était toujours adonné, comme en témoignent éloquemment ses lettres à Claude Haefely, on mesure l'immense travail qu'il lui a fallu fournir pour devenir ce qu'il était, lui qui s'était longtemps dit poète malgré lui et qui n'avait entrevu de salut que dans l'engagement politique, lui qui s'était déclaré un jour catholique pratiquant et le lendemain «de plus en plus en plus marxiste», lui qui avait prétendu ne pouvoir se construire «qu'à travers l'échange». S'il est pourtant parvenu à jouer son double rôle de poète et de militant, ce ne fut au prix d'aucun reniement, car c'est en usant du langage et de l'action dans un même souffle qu'il a surmonté ses contradictions. Toute l'œuvre de Miron n'a d'ailleurs jamais cessé de revendiquer la nécessaire conjonction de l'intime et du collectif, et l'aventure de cet homme engagé corps et âme dans la tourmente amoureuse et historique, son poème «L'amour et le militant» la résume avec une belle simplicité.

19 décembre – J'ai entendu parler de Miron très jeune, lorsque je faisais du scoutisme, ignorant alors que cet animateur était aussi poète, mais je ne l'ai rencontré qu'en

1961, à son retour de Paris. Il travaillait alors chez Fomac où j'allais lui rendre visite; j'ai oublié par l'entremise de qui ou à quelle occasion j'ai fait sa connaissance, peut-être au RIN ou dans un des cafés fréquentés par la bohème artistique. Je le revois avec sa tête à la Brecht, son cigare tout aussi brechtien, foncer vers moi qui venais de publier mes premiers recueils de poèmes et puis reculer, le menton en mouvement, comme s'il mâchait ses mots, avant de me citer des vers de Césaire ou de Neruda et de m'expliquer, avec son didactisme d'instituteur, les subtils rouages de l'aliénation coloniale. Je l'écoutais sans répliquer – que faire d'autre quand on a vingt ans et tout à apprendre? Même s'il n'avait pas à me convaincre que l'indépendance (terme dont on usait à l'époque sans rougir) était une étape historique indispensable à notre épanouissement collectif puisque je militais déjà depuis des années dans les mouvements indépendantistes, il lui semblait sans doute nécessaire de donner à mon engagement des assises idéologiques plus solides, et de me refiler Memmi, Fanon et Berque, sans oublier les derniers «Poètes d'aujourd'hui» dont il me citait de mémoire de longs extraits, bien qu'il prétendît ne pas avoir le temps de lire. Tandis que nous déambulions dans les rues du centre-ville, non sans de brusques arrêts, comme le savent tous ceux qui l'ont accompagné, lorsque quelque chose lui sautait aux yeux: «Une aberration!» hurlait-il en me montrant une affiche où on pouvait lire que les prix étaient *coupés*. Les vitrines faisaient étalage d'anglicismes et de barbarismes qui étaient pour lui les signes les plus évidents d'une aliénation linguistique découlant du bilinguisme. Il m'arrivait de me laisser entraîner chez lui, rue Saint-André, où il farfouillait dans ses cartons pour me citer textuellement je ne sais quel poème de Frénaud ou d'un poète du cru dont j'ignorais jusqu'à l'existence. La nuit venait, mais je n'éprouvais aucune fatigue, et je le quittais gonflé à bloc, sans rien avoir appris de l'homme qui se dissimulait

derrière le dévoreur et éloquent convoyeur de cette poésie dont il usait pour dénoncer cet *universalisme abstrait* qui nous rendait étrangers à nous-mêmes et nous masquait notre dépossession. Tout ce que je saurai de lui, je l'apprendrai peu à peu de ceux qui avaient des relations plus intimes avec lui et en lisant les fragments qu'il consentait à publier ici et là, découvrant peu à peu ce qu'il y avait d'exemplaire chez lui: cet art, qui est d'abord un travail acharné, par lequel il a réussi à conjuguer le sentiment personnel d'une dépossession amoureuse et celui d'une dépossession historique, en évitant les écueils du didactisme dont il se réclamait. Et s'il lui arrivait parfois de répudier cet art au nom de certaines urgences, il ne cessait pas pour autant d'avancer en poésie, selon son expression, malgré l'obscurité du dedans et celle du dehors. Avancer en poésie, c'est-à-dire rendre toujours un peu plus lisible son propre destin et le nôtre, à force de revoir et de corriger sa poésie, mais sans jamais perdre de vue son projet: témoigner de la totalité de l'être en exprimant le vertige de l'échec dans l'élan même d'une espérance vitale. Une fois qu'on a été happé par le lyrisme mironien, on n'oublie pas certains vers comme ceux-ci qui me reviennent tout à coup en mémoire:

*Je suis sur la place publique avec les miens
la poésie n'a pas à rougir de moi
j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici.*

Pour les écrivains de ma génération – ceux de *Parti pris* et, plus particulièrement, le *Chamberland de Terre-Québec* –, la poésie de Miron a été non pas l'unique inspiratrice, mais la plus féconde en ceci que, tout exemplaire qu'elle fût, elle nous acculait à l'infidélité, je veux dire que sa singularité nous renvoyait à la nôtre. Sur un autre plan, celui du militantisme, il était sans doute facile de le suivre si on souscrivait à ce qu'il faut bien appeler

son radicalisme, mais cette façon qu'il avait de vous prendre à partie et de vous entraîner dans la logique de son obsession pouvait avoir quelque chose d'exaspérant. Je parle ici en mon nom propre, bien sûr, car ce malaise qu'il m'arrivait d'éprouver en sa présence – une espèce de culpabilité diffuse –, je dois l'attribuer non pas à son attitude mais au fait que j'étais sur la défensive, m'étant écarté du droit chemin où il cheminait, cahin-caha peut-être, mais sans s'égarer comme moi dans les maquis du doute et du repli. Dès le milieu des années soixante, à l'obsession mironienne du devoir civique, j'avais éprouvé le besoin d'opposer le droit de l'écrivain à disposer librement de lui-même, conforté en cela par le *Journal* de Gombrowicz. Aux prises avec sa polonité, comme Miron l'était avec sa québécoiserie, l'exilé polonais s'évertuait, de son côté, à affirmer son autonomie en marge d'une Histoire dont Joyce faisait dire à Stephen, son héros, qu'elle était un cauchemar dont il essayait de s'éveiller. Je me suis frotté à bien d'autres perplexités pour, finalement, me rendre compte qu'on appartient à la fois à son pays et à un ailleurs, de même qu'on écrit pour et contre soi et qu'on n'en finit jamais de patauger dans le marécage d'une identité fuyante et contradictoire. Miron, quant à lui, me semblait d'une telle fidélité à lui-même que je pouvais ne pas le rencontrer durant des mois et n'avoir, en le revoyant, aucun effort à faire pour renouer avec lui, si familier et en même temps si public que je me contentais, comme tant d'autres, de jouer le rôle d'interlocuteur muet devant lequel il rodait sa plus récente argumentation. C'est d'ailleurs ce personnage public que j'ai mis en scène dans *L'Hiver au cœur* en l'affublant un peu malicieusement du titre de poète national. Antoine, le principal protagoniste de cette *novella*, le rencontre par hasard dans un restaurant de la rue Sainte-Catherine où il se contente de lui prêter l'oreille. Ce portrait aurait été plus vrai si j'avais fait sentir à quel point son discours était inspiré par une espérance

durement conquise sur le désespoir, sur une aliénation patiemment et douloureusement élucidée, mais mon intention était plutôt de signaler le désarroi d'Antoine, désarroi qui se traduisait par une indifférence à toute forme d'engagement. Tout cela pour dire qu'il était facile de se laisser duper par le personnage Miron, celui qui haussait la voix dans l'insipide ronron des lancements ou à la terrasse d'un café, et d'oublier l'essentiel, à savoir sa poésie dont on peut se demander s'il est possible de la lire sans avoir en mémoire l'interprétation que lui-même en donnait. La mort ne lui a pas encore fait désertier son territoire. Elle n'a pu que figer un peu son image, mais pas encore l'effacer. Et nous ne sommes pas près de pouvoir faire de *L'Homme rapaillé* une lecture distanciée, car pour tous ceux qui l'ont connu ou même simplement entendu la dire et même la scander, sa poésie – avec ses recoins d'ombre et ses apartés, plus nombreux qu'on l'imagine, surtout si ses poèmes inédits finissent par paraître – aura encore longtemps sa voix impérieuse comme une bourrasque dans « la beauté fantôme du froid ».

20 décembre – Un souvenir me revient qui remonte à l'époque où mon engagement à *Parti pris* m'avait valu de perdre mon emploi au *Petit Journal*. Sur la recommandation de Gérald Godin, j'avais été embauché au *Nouvelliste*, mais le jour même où je partais pour Trois-Rivières, le rédacteur en chef m'appelait pour me dire de ne pas me déplacer, Jean-Charles Harvey, mon ex-patron, lui ayant sans doute laissé entendre que je trimbalais des bombes dans mes valises. J'ai alors tenté ma chance à *La Presse*, mais Gérard Pelletier m'a vite fait comprendre qu'on pouvait être démocrate sans être masochiste et que la liberté d'expression n'allait pas jusqu'à ouvrir la porte aux ennemis jurés de la démocratie. J'avais quand même obtenu une chronique littéraire grâce à Gilles Marcotte qui dirigeait alors les pages culturelles du journal. Cette

collaboration spéciale ne suffisait évidemment pas à faire vivre son homme, fût-il le plus modeste des consommateurs, et Miron m'avait envoyé voir le poète Alain Horic qui travaillait avec lui à l'Hexagone et qui était également gérant chez Dupuis & Frères, le grand magasin de l'est de Montréal. À la suite de quoi, moi qui militais au Mouvement laïque de langue française, j'ai dû passer d'interminables journées à faire l'inventaire des médailles saintes, scapulaires, fioles d'huile de saint Joseph, boules de Noël et autres objets de culte. Mais j'étais sauvé, provisoirement, de la faillite.

21 décembre – Il y a un peu plus de deux ans, après un souper chez Denise Boucher, j'avais offert à Miron de le reconduire chez lui. Il était près de minuit quand je me suis garé devant son appartement du boulevard Saint-Joseph. À un moment donné, il m'a déclaré que Pierre Vadeboncoeur et lui espéraient me voir poursuivre mon combat contre la créolisation linguistique. Nous sommes restés à bavarder dans l'auto jusqu'à l'aube, comme cela nous arrivait trente ans plus tôt. C'était un Miron aussi juvénilement passionné qu'autrefois que je retrouvais, mais en même temps plus serein, m'a-t-il semblé, comme s'il avait trouvé la paix du cœur, et après l'avoir quitté, je me suis rendu compte que mon malaise en sa présence avait fini par disparaître, comme la honte que j'ai longtemps eue de mon ignorance devant ceux qui savent. Ce que je puis dire pour finir, c'est qu'il me reste de Miron, outre le souvenir de sa familiarité et de sa générosité, l'inépuisable héritage de sa poésie et de ses lettres où s'affirme le langage puissant d'une révolte toujours essentielle, car: «Il nous faut continuer à vivre, et la seule voie m'apparaît dans un dépassement», ainsi qu'il l'écrivait en novembre 1956 à son ami Haefely.